

Christ a pénétré au milieu des races sauvages où elle s'étend de jour en jour, et ainsi reculant sans cesse la triple limite des races, des territoires et des nationalités, l'espace atteste par ses conquêtes toujours croissantes le pouvoir divin de Jésus-Christ.

Et maintenant, si je vais aux fondateurs d'églises humaines ou de sectes, je trouve d'abord qu'ils ont échoué contre la limite des territoires. Quelle qu'ait été leur puissance sociale, elle reste toujours borné au Nord ou au Sud par une mer, à l'Est par une montagne, à l'Ouest par un fleuve. La puissance religieuse de Numa mesurait à peine quelques lieues carrées de surface, l'enceinte de Rome et un coin de l'Italie : quelques pas hors de la voie Appienne vous délivraient de son génie et de ses institutions. Ils n'ont pas moins échoué contre la limite nationale. Chaque nationalité grecque formait une société religieuse, et les dieux de la colonie combattaient le plus souvent ceux de la métropole. Leur puissance sociale n'a pas tenu davantage contre la limite des races. Le pouvoir des brahmanes expire, avec la race indienne, au pied de l'Himalaya; pas plus que la puissance de Brahma, celle de

Fô ou de Bouddha n'a osé franchir, avec la race mongole et la race tartare, les montagnes de la Chine ou du Thibet : et enfin la plus haute puissance religieuse qui ait été exercée en dehors de Jésus-Christ, celle de Mahomet, n'a réussi à déborder de la race arabe sur aucune des grandes races qui occupent l'univers. Donc, Jésus-Christ seul a franchi la triple limite des races, des territoires et des nationalités, et par conséquent sa puissance sociale n'a pas été une puissance purement humaine, mais une force divine.

Toutefois, Messieurs, pour avoir agi en Dieu dans l'ordre social, il ne suffirait pas que Jésus-Christ eût vaincu la triple limite de l'espace, il faut de plus qu'il ait triomphé des bornes du temps. Or, le temps oppose à la puissance sociale de l'homme une double borne, celle du passé et celle de l'avenir. Car, comme l'a dit des œuvres humaines un écrivain de génie, « tout établissement vient tard et dure peu », parce qu'il n'a jamais de passé antérieur à son origine et que le plus souvent il n'a guère d'avenir. En dehors du christianisme, est-il une œuvre sociale qui, avant de commencer, ait eu un passé? et par

conséquent, excepté Jésus-Christ, est-il un homme dont la puissance sociale se soit déployée avant sa naissance même? Ni Mahomet, ni Numa n'ont pu préexister à eux-mêmes dans une société antérieure à celle qu'ils allaient fonder. Au contraire, comme nous l'avons démontré dans le cours de ces conférences, Jésus-Christ a été l'âme de la société patriarcale et de la société juive, comme il est le fondement de la société chrétienne : sa puissance sociale, triomphant de la limite du passé, se replie en quelque sorte sur elle-même, rétrograde jusqu'au berceau du monde, comme l'aiguille des heures sur le cadran du roi de Juda et il semble, Messieurs, que, par un sublime anachronisme, Dieu ait voulu antidater de quatre mille ans le pouvoir souverain de ce fondateur unique. Au privilège incommunicable d'une préexistence victorieuse du passé, la puissance sociale de Jésus-Christ joint celui d'avoir reculé indéfiniment les bornes de l'avenir. Elle a traversé dix-neuf siècles de luttes et, dans sa marche ascendante et progressive, elle a passé par-dessus les Césars et les persécutions, par-dessus les barbares et les invasions, par-dessus les hérésies et

les révolutions, attaquée sans cesse, toujours immortelle et invaincue. L'œuvre de Numa est tombée avec la grandeur de Rome; l'œuvre de Mahomet, la plus forte des fondations humaines, mesure à peine douze siècles de durée; et si elle est encore debout, c'est uniquement parce qu'on se dispute à qui la fera crouler. Et d'ailleurs douze siècles de durée, qu'est-ce que cela quand on n'a pas eu de passé et qu'il vous reste peu d'avenir? Au contraire, l'œuvre sociale de Jésus-Christ embrasse tout le passé du genre humain et ne s'effraie pas de l'avenir, comme un arbre qui plonge ses racines dans les entrailles de la terre et qui porte sa cime jusqu'aux nues. Tandis que toute société religieuse, fondée par les hommes, perd du terrain et se rétrécit d'autant plus qu'elle s'éloigne davantage de son berceau, à l'exemple du mahométisme, ou du moins se condamne à l'immobilité d'une civilisation stationnaire comme le bouddhisme, la société chrétienne se fortifie par le temps, s'élargit avec les siècles, se développe dans la durée, semblable à un fleuve majestueux, qui, s'échappant d'une humble source, croît à mesure qu'il avance, jusqu'à ce qu'il ait

atteint le cours que Dieu assigne à ses flots. Conséquemment la puissance sociale de Jésus-Christ a vaincu la limite du temps, celle du passé et celle de l'avenir, comme elle a vaincu la limite de l'espace, c'est-à-dire la limite des territoires, la limite des nationalités et la limite des races; elle est illimitée, partant divine, car il n'y a d'illimité que ce qui est divin.

Si la puissance de Jésus-Christ se révèle par la nature et le caractère de son œuvre, elle n'éclate pas moins dans les moyens dont il s'est servi pour la fonder. Ce qui fonde les écoles, avons-nous dit, c'est la science, et ce qui fonde les empires, c'est la force; or, comme Jésus-Christ n'a été ni un fondateur d'école, ni un fondateur d'empire, je serais dispensé de prouver qu'il ne s'est adressé ni à la science, ni à la force. Mais il ne me paraît pas superflu de mettre en lumière ce double fait. Ce n'est pas que je veuille dire que Jésus-Christ fût étranger à la science: ministre du Verbe fait chair, je crois et je confesse qu'il la possédait dans toute sa plénitude; mais j'ajoute que, fort de sa puissance divine, il a dédaigné le premier des moyens humains. Et, en effet, Messieurs,

qu'un homme se lève du milieu de cette ville pour fonder une société religieuse, qu'il descende sur les bords de la Seine pour ramasser quelques bateliers, et qu'avec ce petit nombre d'ignorants, au lieu d'aller frapper à la porte de vos écoles, de vos académies, passant à côté des savants, des littérateurs et des philosophes, il aille vers le peuple, dans la maison des pauvres, pour leur tenir le langage le plus simple et le plus familier, pour leur parler en paraboles, en similitudes, direz-vous que cet homme est un savant qui s'appuie sur la science? Non, vous ne le direz pas. Eh bien! Jésus-Christ n'a-t-il pas fait ce que je viens d'énoncer? N'est-il pas descendu sur les bords du lac de Tibériade, pour dire à quelques pauvres pêcheurs: « Suivez-moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes (1)? » N'a-t-il pas dit à un obscur Galiléen: « Je vais faire de toi le fondement de mon Église (2)? » N'a-t-il pas dit à ces étranges disciples: « Allez, enseignez tous les peuples et ne vous inquiétez pas comment vous parlerez, ni de ce que vous direz (3)?... »

(1) S. Matth., iv, 19.

(2) *Ibid.*, xvi, 18.

(3) S. Matth., xxviii, 19; x, 19.

Est-ce là un savant qui confie son système à d'autres savants? Suivez-le dans sa prédication : quelle est sa chaire, quel est son amphithéâtre? Un rocher sur la montagne, une barque sur le lac de Génézareth, le banc du voyageur auprès du puits de Jacob. Quel est son auditoire de prédilection? Le peuple, les pauvres. Quelle est la forme de son enseignement? La forme la plus simple, la plus accessible à tous, quelques exemples, des comparaisons sans recherche et sans art, sans éclat ni apprêt. Encore une fois, est-ce là une science humaine? Est-ce ainsi que parlaient Aristote et Platon, Descartes et Leibnitz? Est-ce là le langage du génie, quand il veut faire accepter ses idées à ses contemporains et aux siècles futurs? Evidemment non; et cependant c'est là ce qui a renversé l'obstacle des territoires, la barrière des nationalités, la division des races, ce qui a triomphé du passé et de l'avenir. Donc la puissance de Jésus-Christ a été une puissance divine, puisqu'elle a dédaigné le premier des moyens humains, la science.

Jésus-Christ ne s'est pas plus adressé à la force qu'à la science. Ah! la force, c'est quelque chose de dur, de violent, d'impé-

rieux. Or, s'est-il jamais levé sur le monde une figure plus calme et plus douce que la figure de Jésus de Nazareth? A-t-il paru au milieu des hommes un cœur plus aimant, plus rempli de bonté et de mansuétude? Que parlez-vous de force matérielle, de cette force qui fonde les empires, qui tient le glaive, qui verse le sang, qui se plaît dans les hasards de la guerre et dans la lutte des nations? Voyez-vous ce roi pacifique, ce conquérant des âmes? Il s'avance sans armes et sans défense, il s'offre de lui-même à la fureur de ses ennemis, il n'oppose à leurs injures que le calme de la résignation, et ne répond à leurs coups que par la dignité du silence. Ses disciples s'indignent de tant d'outrages; ils veulent en appeler à l'épée : *Domine, si percutimus in gladio?* « Seigneur, voulez-vous que nous tirions la glaive (1) »? Insensés qui se défiaient de la puissance de Jésus-Christ! Pour lui, fondateur d'une société immortelle, il sait que la force ne fonde que des sociétés passagères, et que tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée. Dédaignant l'emploi de la force, comme les ressources

(1) S. Luc, xxii, 49.

de la science, il réprime d'un mot ce zèle intempestif : « Remettez, leur dit-il, votre épée dans le fourreau (1). Cette force, qu'il repousse pour lui-même, il la bannit à jamais du royaume qu'il vient fonder. Et tandis que les fondateurs d'empires lancent devant eux leurs armées comme un torrent dévastateur, tandis qu'ils marchent précédés de la foudre des batailles et de la torche de l'incendie, écoutez les instructions que ce fondateur d'un royaume qui doit embrasser le monde donne à ses soldats : « Allez, prêchez, disant : Le royaume de Dieu est proche. Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures. N'ayez ni sac pour la route, ni deux habits, ni chaussure, ni bâton. En quelque ville ou village que vous entriez, demandez qui est digne de vous recevoir, et demeurez chez lui jusqu'à votre départ. En entrant dans la maison, saluez-la, disant : Paix à cette maison; si cette maison en est digne, la paix viendra sur elle, et si elle n'en est pas digne, votre paix reviendra à vous. Lorsque quelqu'un ne vous recevra point et n'écouterà point vos paroles, sortez de

(1) S. Jean, xviii, 11.

la maison ou de la ville, et secouez sur elle la poussière de vos pieds. Car voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups (1). » Que vous semble, Messieurs! Est-ce là une force humaine? Ou n'est-ce pas plutôt le comble de la faiblesse? Est-ce ainsi que parlent et agissent les conquérants du monde? Et pourtant cette faiblesse, ce néant est allé bien plus loin que l'épée de Romulus; la framée d'Attila et le cimetière de Mahomet. Qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve que le dédain de la force était, de la part de Jésus-Christ, une dérision surhumaine, permettez-moi le mot, une divine moquerie. Jésus-Christ écartait tout moyen terrestre, parce qu'il se sentait une puissance supérieure à tout pouvoir humain, parce qu'il se sentait au cœur une puissance divine.

Mais peut-être, en dehors de la force et de la science, a-t-il fait un appel aux passions? Que de fois, en effet, le fanatisme politique n'a-t-il pas réussi en surexcitant le sentiment national! Que n'a pas fait le fanatisme religieux en caressant les passions sensuelles? Eh bien, Jésus-Christ a-t-il flatté

(1) S. Matth., x, 7-16.

les instincts du peuple? A-t-il fait espérer à la race juive, comme Mahomet devait le promettre plus tard à la race arabe, la souveraineté religieuse et politique du monde! S'est-il emparé de l'idée messianique telle que les Juifs charnels la concevaient? A-t-il cherché à ranimer le sang des Machabées dans les veines de ce peuple? Non, il lui a jeté l'anathème comme à une race flétrie et déchue. Jésus-Christ a-t-il flatté les passions de ses disciples, en exaltant leur orgueil, en donnant libre carrière à leur ambition? Non, il leur a dit : De vous-mêmes, vous n'êtes rien, et vous ne pouvez rien, faites ce que je vous ai ordonné, et, quand vous aurez accompli ces choses, disparaîsez, couchez-vous dans la poussière de l'oubli, et, frappant votre poitrine, dites-vous à vous-mêmes : « Nous n'avons fait que ce que nous avons dû faire, nous sommes des serviteurs inutiles, » *servi inutiles sumus* (1). Jésus-Christ a-t-il flatté les passions sensuelles? Son Évangile est-il une loi de plaisir, et son paradis, un paradis de voluptés? Levez-vous, solitaires de la Thébaïde, levez-vous,

(1) S. Luc, xvii, 10.

vieux martyrs qui avez été nos pères; levez-vous, vierges chrétiennes, pénitents de tous les siècles; levez-vous, vous tous qui portez les stigmates du Christ, apparaissez avec les saintes sévérités de la croix, et dites si vous avez compris que le Maître ait prêché le plaisir et les jouissances matérielles. Quoi! Messieurs, une simple pensée, un regard réputés criminels à l'égal de l'acte, une parole de mépris, un désir de vengeance jugés dignes du châtement, un retour de complaisance sur soi-même pouvant détruire toute une vie de sacrifices et de vertus : telle est la morale qui a jeté l'univers aux pieds de Jésus-Christ, voilà ce qui a fait de lui le maître de la terre et le roi des âmes. Mais qu'est-ce donc que cette puissance qui, sans recourir aux passions, à la force, à la science, à aucun des moyens humains, mais, au contraire, les dédaignant tous, les heurtant tous, a néanmoins triomphé du temps et de l'espace, de la limite des territoires, des nationalités et des races, de la limite du passé et de l'avenir? Qu'est-ce que cette puissance qui de rien a pu faire le monde moral, le monde chrétien! N'est-ce pas la même puissance qui, à l'origine des choses,

a fait de rien le monde physique, le monde matériel? Donc Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre social, son œuvre prouve sa divinité.

Il y a dix-huit siècles, à pareil jour, trois hommes partis de l'Orient arrivaient en Judée. Quelque signe mystérieux les avait avertis que de grandes choses s'étaient passées dans le monde. Le roi de l'Univers, disait-on, venait de faire son apparition au milieu des peuples. Pour le trouver, ils ne dirigèrent point leurs pas vers le trône d'Auguste; sans saluer les aigles romaines, ils passèrent à côté du trône d'Hérode et de la chaire de Moïse; puis, s'arrêtant dans une simple bourgade, ils y trouvèrent un petit enfant enveloppé de langes, et se prosternant, ils l'adorèrent. Ils avaient compris que de ce berceau obscur et délaissé, il s'élèverait une puissance plus haute que la puissance de Moïse, que la puissance d'Hérode, que la puissance d'Auguste, la puissance du Dieu qui a fait le ciel et la terre. A l'exemple des rois Mages, Messieurs, inclinons-nous devant le berceau de ce nouveau-né et déposons à ses pieds l'hommage de notre foi et l'offrande de notre amour.

HUITIÈME CONFÉRENCE

JÉSUS-CHRIST EST MORT EN DIEU

Messieurs,

Jésus-Christ est né en Dieu, il a parlé en Dieu, il a agi en Dieu, et, par conséquent, il a vécu en Dieu. Mais, comme l'observait Montaigne, le tout n'est pas de bien vivre, ce qui est difficile encore, c'est de bien mourir, car la mort est l'écueil inévitable des grandeurs humaines : c'est à ce moment suprême que se révèle toute la puissance ou toute la faiblesse de l'homme. Instant solennel entre tous, où Dieu attend l'humanité soit pour découronner les hautes naissances, les grandes paroles, les belles actions, soit pour ajouter à toutes ces choses un nouvel éclat, celui d'une dernière épreuve patiemment attendue et vaillamment supportée! C'est pourquoi ne dites pas d'un